Les Amis du Musée de la Résistance du Département de la Haute-Vienne

Bulletin nº 22 - 2e trimestre 1993

BUREAU DIRECTEUR

Président fondateur : Colonel Georges Guingouin, Compagnon de la Libération, Libérateur de Limoges.

Présidents d'honneur : Alain Rodet, député maire de Limoges ; Jean-Claude Peyronnet, président du conseil général de la Haute-Vienne ; Robert Savy, président du conseil régional.

Président actif : Jacques Valéry, 41, avenue du Roussillon, 87000 Limoges, tél. 55.79.34.35.

Vice-présidents : Mmes Monique Bertrand, Thérèse Palan ; MM. G. Cuisinier, Alphonse Denis, H. Dutheil, R. Duval, J.-C. Fauvet, G. Fréseau, L. Gendillou,

L. Lebloys, J.-P. Morlon, G. Trayaud, chanoine Varnoux, J.-M. Villeléger. Secrétariat : Lucien Sage, Nicole Aymard, Henri Demay, André Couvidou, Jean-Claude Garniche, docteur Albert Renaudie.

Documentation historique: Alain Baron, Yves Defaye, Jean Villegoureix.

Trésorier : Roland Mériglier, 15, rue des Félines, 87100 Limoges.

Ordre : Association des Amis du Musée de la Résistance, CCP 387-22 R Limoges.

ISSN 1141.6408.

C'était il y a 50 ans

Henri LAGRANGE (1917-1943)

mort pour la France la liberté et la démocratie

Février 1993 : au Musée de la Résistance et de la Déportation, à Limoges. Dans l'une des salles, voici une vitrine, parmi d'autres : sobre, symbolique, mais éloquente. Elle laisse voir une petite série de photos, de faux cachets, quelques documents, un duplicateur Renex. Autant d'échantillons probants de ce que fut l'imprimerie clandestine, sur lesquels plane l'émouvant souvenir d'Henri Lagrange...

Il est né le 26 décembre 1917 à Oradour de Linards (Haute-Vienne), parmi une modeste famille de travailleurs : sa mère, Marie-Louise, est couturière ; son père, Léonard, entrera au PO (future SNCF) en qualité d'ajusteur. Henri se révèle vite comme un garçon affable, fort estimé de tous, camara-

Mais souffrant d'hémophilie, il présente une santé par là même fragilisée, et qui doit être surveillée en permanence.

En 1921, la famille Lagrange s'installe à Limoges ; Henri sera élève à l'école de La Monnaie. En 1931, il est admis à l'Ecole nationale professionnelle de Limoges (ENP) où il demeurera jusqu'en 1934. Il a 18 ans ; particulièrement doué pour le dessin et la peinture, il se destine au métier de graveur. Quelques mois plus tard, c'est l'avènement du Front populaire, avec tout ce qu'un tel gouvernement suscite alors d'enthousiasme et d'espoirs, parmi le monde du travail.

Henri ne tardera point à adhérer aux Jeunesses communistes ; il va y militer activement, et en devenir l'un des dirigeants locaux.

Dès 1940, il s'engage dans le combat contre l'occupant et le régime de Vichy. Pour le Secours Rouge, il imprime — sur des feuilles de papier à cigarettes! — les bons de solidarité à 1 F, pour l'aide aux militants arrêtés et à leurs familles

Il contacte Georges Guingouin ; le voici responsable de "l'imprimerie clandestine", à Limoges.

A la suite d'une imprudence commise par les colleurs de tracts appelant à la Résistance, intervient une série d'arrestations... Pour sa part, Henri est appréhendé chez lui, par les gendarmes, le 9 février 1941.

Les policiers n'ont pas la preuve que des réunions clandestines se tenaient à son domicile, mais ils suscitent contre lui un faux témoignage, celui du nommé Bidault.

En raison de son état de santé, un moment Guingouin et son camarade Dumont eurent l'espoir de le voir transférer à l'hôpital de Limoges d'où il serait peut-être possible de le faire évader.

Malgré les supplications de sa mère, le juge d'instruction Gay s'y refusa, allant même jusqu'à s'écrier : « Ah ! celui-là, si on pouvait, on le ferait bien parler! », faisant allusion à la façon ignominieuse dont on avait traité André Leboucher et les autres et démontrant ainsi que la justice était complice des "Forces de l'ordre public".

Cependant, des tracts protestant contre l'arrestation d'Henri Lagrange étaient distribués à Limoges. Le hasard voulut qu'un clochard amené à la Maison d'arrêt pour y cuver son vin en ait un sur lui. Henri en prendra connaissance ; ce sera un peu de baume au cœur.

Transféré à Périgueux avec ses camarades, il comparait le 2 septembre 1941 devant la section spéciale du tribunal militaire (1re session). En raison de son état de santé, il a fallu l'y conduire en ambulance! C'est l'éminent et courageux avocat limousin Gaston Charlet — lui-même sans illusion quant

à l'issue d'un tel "procès" — qui assure la défense d'Henri. Considéré comme le plus responsable, et reconnu comme le plus âgé (il a 23 ans), Henri se verra infliger la peine la plus lourde : 20 ans de travaux forcés et 20 ans d'interdiction de séjour. Motif : menées antinationales, propagande antifrançaise, incitation à la Résistance ; et le faux témoin Bidault sera acquitté.

A l'énoncé du verdict, Henri Lagrange entonne, d'abord seul, "la Marseillaise'', que tous ses camarades reprennent ensemble. Puis, seul encore, il crie : « Vive la France ! » Et, de nouveau, en chœur, ses compagnons répètent : « Vive la France ! »

Avec la plupart des autres condamnés, Henri est transféré à la prison de Pau, où il arrive, le 8 septembre 1941. Puis on le transfère dans celle de Saint-Etienne, qu'il atteint le 1er octobre 1941.

Dans cette geôle, un régime carcéral très "spécial", extrêmement dur, est réservé à tous ces "dangereux terroristes", les détenus ne peuvent s'y côtoyer que durant la journée, exclusivement. Et de manière épisodique.

Dès lors, l'état de santé d'Henri Lagrange, déjà préoccupant, va se dégrader de plus en plus vite. Bientôt, il devient évident que le jeune garçon ne pourra résister longtemps encore à pareil "traitement".

Au début de février 1943, ses geôliers se décident enfin, et tardivement, à le transférer à l'hôpital. Il y meurt, le mardi 9 février 1943, à l'âge de

Le samedi 13 février 1943, les obsèques du jeune résistant se déroulent dans sa cité natale : Linards. Une foule considérable — plusieurs centaines de personnes — se presse pour y assister. Le cortège comprend deux fourgons mortuaires : l'un transporte le corps du défunt, l'autre est chargé de fleurs, rien que de fleurs ; une véritable montagne de fleurs...

Le cercueil est porté par ses camarades jusqu'au petit cimetière du bourg. Alors que, parmi l'assistance, quelques flics en civil sont tout yeux, tout oreilles, deux hommes prononcent, tour à tour, une brève allocution, face au tombeau provisoire d'Henri Lagrange. Celle de l'ami d'enfance Louis Soumagnas puis celle dite par Alphonse Denis qui se termine ainsi :

« Que par-delà cet océan de boue et de sang, et de tant de souffrances, le nom d'Henri Lagrange devienne un jour aussi grand que son

Il l'est devenu, au cœur de bien des gens. Il doit le rester. Il le restera. Quant à la petite cité de Linards, elle n'oubliera jamais son courageux enfant : l'une de ses rues porte d'ailleurs son nom.

A Limoges, Georgés Guingouin qui, ayant conduit la liste d'Union républicaine patriotique et antifasciste, avait été élu maire en mai 1945, fit apposer à l'entrée de la rue qu'il avait habitée avec sa famille une plaque en sa mémoire, plaque qui fut inaugurée le 14 juillet 1945.

Et ceux qui viennent visiter notre grand ami à Sainte-Savine peuvent voir dans son bureau de travail, à côté du glorieux fanion de sa brigade, deux "bois gravés", l'un représentant un Limousin, l'autre une Limousine, œuvres d'Henri Lagrange.

Remember. Souviens-toi.

Henri DEMAY,

fils de l'officier FTPF

Francis Demay (alias Victor Launay).

L'histoire par ceux qui l'ont faite

LA LIBERATION DU CAMP DE SAINT-PAUL-D'EYJEAUX

Samedi 3 juin 1944, ce jour-là du nouveau, des inspecteurs de la sinistre Milice arrivent. Ils passent dans toutes les baraques. Quel va être mon sort ? Allons du cran! Ce n'est pas devant ces petits morveux, qui ont tout juste 18 ans, que tu vas te mettre à trembler... « Votre nom ? Zivi Claude né le... Ah! c'est vous Zivi... vous pouvez disposer! » Pour disposer, je dispose, mais je ne suis guère rassuré. Que diable savent-ils? Que va-t-il m'arriver? Savoir, savoir à tout prix! (merci Jean Lhommond d'avoir empêché les maquisards d'Orgnac d'agir contre les sieurs Simon et Aubignat)...

6 juin 1944, dès le matin, la visite médicale commence. Tout le monde est calme. A midi, nous devons partir sans manger, évidemment. Tout est prêt pour embarquer le "bétail humain". A 11 h, je passe la visite. Bon pour l'Allemagne! Toutefois, je me plains d'une surdité de l'oreille droite et de troubles (imaginaires) de la tête. La surdité est exacte, j'avais été opéré d'une mastoïdite très grave en 1932. Je suis classé dans les "moyens". Il a été pris note de mes ennuis de santé mais à quoi bon… une fois là-bas…?

J'allais quitter la salle quand la nouvelle explose comme une bombe : un coup de téléphone vient d'arriver de Limoges, du siège de la Milice, annonçant de cesser toute visite vu la tentative de débarquement quelque part sur les côtes de Normandie.

Notre départ est remis à une date ultérieure. Nous étions sauvés pour cette fois. Ce fut un grand moment de liesse dans le camp! Le soir, le maquis enlève le commandant du camp que nous avions surnommé "Charlot" à cause de sa dégaine, ainsi que le lieutenant de gendarmerie. Les gendarmes nous affirment que le maquis va nous libérer cette nuit. Une grande espérance naît. 22 h, rien, 23 h, rien, minuit, toujours rien. Les paquetages sont prêts. A 3 h, le commandant du camp et le lieutenant de gendarmerie reviennent. Chacun s'endort en silence, triste, déçu, découragé...

Mercredi 7 juin 1944, les miliciens arrivent en renfort. Ces salauds tirent partout, les balles sifflent au-dessus de nos têtes. Les chefs se pavanent dans le camp et nous regardent narquoisement. Finalement, les hommes de Darnand repartent, le secteur n'étant pas sûr.

11 juin 1944, 21 h, triste dimanche... nous sommes découragés, cafard de tous les diables... Il faut absolument s'évader. Plusieurs camarades et moi l'avions décidé. Les gendarmes "marcheraient". J'avais discuté avec eux, ils tireront en l'air lorsque nous serons à une bonne distance. Il faudra faire vite. J'abandonnerai mon sac tyrolien, tant pis!

Soudain une rumeur! "Les gars! la Milice revient!" Merci pour la nouvelle, une godasse voltige à destination du messager. La curiosité aidant, je mets le nez à la fenêtre. Bon sang! drôles de "milicos", entre les baraques des gendarmes, un solide gaillard avance, un béret sur la tête, un ruban

tricolore cousu dessus, le fusil-mitrailleur à la bretelle prêt à faire feu, le pistolet à la ceinture attaché au cou par une cordelière. Il s'avance tranquillement, me lance un grand sourire. Je crois qu'en fait de Milice ce sont nos vaillants gars du maquis! La rumeur s'amplifie, cette fois tout le monde les a vus! Malgré cela, une méfiance indiscutée s'instaure. Le député Vardelle, qui se trouve dans notre baraquement, nous recommande la prudence en expliquant que la semaine passée les miliciens avaient fait un pareil cirque au camp de Nexon afin de voir les réactions des internés. Les salauds sont capables de nous jouer ce dernier tour ! Il n'en est rien. Des détenus reconnaissent des maquisards. Le député Vardelle, cette fois convaincu, rassure définitivement ou presque son monde. J'attrape mon sac tyrolien sans m'occuper des autres affaires que je laisse au camp. Je m'en fous ! Vive la liberté, vive le maquis ! Je file vers les camions arrêtés dans le chemin, je passe devant les gardiens, muets, calmes. Je monte dans le premier petit car (un petit car vert de la police). Les gars du maquis recommandent aux internés de filer en vitesse car les SS de la "Das Reich" patrouillent dans la région. Les maquisards ne sont encore qu'imparfaitement au courant du massacre d'Oradour-sur-Glane. Les camions démarrent, les cars, les motos, les side-cars, les gardes mobiles et les gendarmes suivent. Nous traversons Saint-Paul en direction de Linards. Pendant un certain temps, nous avions cru que c'était Limoges et que la Milice nous avait possédés. Nous avions eu peur. Un prisonnier devient l'homme le plus méfiant du monde ! Il a toujours l'impression qu'une catastrophe va lui arriver. Mais la présence d'armes de toutes sortes, mitraillettes, pistolets et même mitrailleuses Hotchkiss, avec un nombre important de munitions, nous rassuraient définitivement...

Claude ZIVI,

alias Zanzibar et Zanzi, ancien du lycée agricole de Neuvic-d'Ussel septembre 1944.

(à suivre...)

NDLR: Ce sont les détachements de Pierre Villachou, Montaudon et Musso de la Cie Jacquot, Vinot, du bataillon Bourdarias et Jean Guéry qui ouvrirent les portes du camp de Saint-Paul-d'Eyjeaux. Tous les internés politiques sont libérés. Une demi-heure à peine après leur départ, des camions Bernis, fortement protégés par les SS de la Das Reich, se présentent à l'entrée du camp. Ils s'en retourneront à vide à Limoges...

Extraits de "Quatre ans de lutte sur le sol limousin" du colonel G. Guingouin.

ASSEMBLÉE GÉNÉRALE DES AMIS DU MUSÉE DE LA RÉSISTANCE DE LA HAUTE-VIENNE

Samedi 24 avril 1993 à 15 heures,

salle Jean-Pierre-Timbaud (derrière l'hôtel de ville de Limoges, entrée par la rue de l'Hôpital pour le parking), en présence de **Georges Guingouin,** Compagnon de la Libération.

Retenez bien cette date!
Il ne sera pas envoyé de convocations.